

# A la maison dans un pays étranger

Parler de migrants, c'est avoir le plus souvent à l'esprit des individus qui ont tenté d'échapper à des conditions précaires dans leur pays pour trouver à l'étranger du travail, du bien-être, voire le bonheur. On ne prête guère attention aux «nomades globaux» dont le nombre déjà élevé ne cesse de croître et qui n'ont pas quitté leur pays pour des raisons politiques ou parce que la misère y régnait. Au contraire, ce départ, pour eux, s'inscrivait dans la poursuite de leur carrière. Vivent-ils relativement en dehors de la société qui les a accueillis? Ressentent-ils leur environnement quotidien comme étranger?

«Les nomades globaux» sont des gens qui pourraient trouver du travail partout, même dans leur pays d'origine. Mais ils sont sensibles à l'appel de la mondialisation, partent pour un pays étranger et nombre d'entre eux ne cessent, après un court intervalle, de changer de lieu de travail en fonction de l'utilisation qui peut être faite de leurs qualifications. La plupart d'entre eux sont les ingénieurs de la mondialisation de l'économie. Ensemble ils forment le peloton de tête de ce phénomène. Mais jusqu'à présent, leurs carrières transnationales et leur univers n'ont pratiquement jamais fait l'objet d'une ou de plusieurs biographies.

Est-ce que ces gens vivent leur migration comme un privilège ou comme un sacrifice? Comment est-ce que leurs familles, ne partant de rien, se rattachent aux réseaux sociaux du pays d'accueil? Quel rôle jouent les communautés d'expatriés, ces sociétés parallèles formées d'individus hautement qualifiés et qui se sont formés dans les métropoles de la planète? Que se passe-t-il lors des contacts qu'ils établissent avec la population locale? Est-ce que les expatriés veulent simplement s'intégrer dans leur pays d'accueil ou aller plus loin et y avoir des racines profondes. Ou bien encore se considèrent-ils plutôt comme des hôtes?

A ces questions, on trouve diverses réponses. Les carrières particulières des nouveaux migrants sont aussi distinctes les unes des autres que leurs réactions à un nouveau milieu de vie. Cette diversité me donne l'occasion de faire une étude approfondie sur ce milieu. Lors de mes incursions dans le milieu des expatriés zurichois, j'ai rencontré des gens très différents. Ils se sont naturellement frottés aux conditions temporaires de travail ou de vie en Suisse. Nombreux sont ceux pour qui cette expérience a été intéressante, voire source d'enthousiasme, tandis que d'autres restaient sur leurs réserves. Cela dit, tous étaient très conscients de ce qu'ils avaient entrepris. Ils vivaient leur nouvelle existence avec beaucoup d'intensité. Cela était d'autant plus frappant qu'ils auraient aussi bien pu poursuivre leur carrière ailleurs. C'est là que se posent les trois points d'interrogation.

Si l'on demande à ces collaborateurs étrangers de nous parler des motivations qui les ont fait venir en Suisse, il y a d'abord la réponse de ceux à qui l'on a offert un job et leur réponse n'est guère surprenante: «Ma carrière a fait un bond en avant», «l'offre était alléchante», «super bon job». Les épouses ou compagnes qui les ont suivis, les «trailing spouses», donnent en revanche des réponses plus nuancées à la question de savoir quelles étaient leurs motivations pour vivre à l'étranger. Sou-

vent elles sont moins enthousiastes: «Pour la carrière de mon époux, c'était une bonne chose. Et nos deux enfants sont encore petits. J'ai pensé que pour nous tous ce serait une expérience intéressante.» Toutes se posent des questions sur le bonheur qu'elles pourront connaître dans leur nouveau pays, qu'il s'agisse du bonheur de l'époux ou des autres membres de la famille. La plupart parlent d'abord longuement sur la grande interrogation qui s'est imposée à elles: où? Elles vivent en Suisse. Elles ont répondu à un appel, ont quitté leur pays, ont souvent parcouru un long chemin, parce qu'elles ont quitté leur pays une troisième, cinquième, voire sixième fois. Pour elles, savoir si cela les rendra heureuses dépend d'où elles viennent. Il reste encore deux interrogations. Elles sont moins évidentes que la première, mais plus pressantes lorsqu'on pose la question du bonheur: elles portent sur «quand?» et «combien de temps?».

## La perfection helvétique

Pour Melissa Stevenson, il faut d'abord changer de «mentalité» et cesser de faire des comparaisons. Elle tient des propos fermes, déterminés, qui requièrent une «pensée positive». La célèbre sécurité et propreté de la Suisse rend la vie simple, déclare cette Américaine de 37 ans, directrice des produits dans la compagnie Wallstreet FX spécialisée dans les logiciels. Son époux est Chilien et elle l'a accompagné de New York à Zurich. Il est vice-président de la communication et des ressources humaines chez Swiss Re.

Son fils va volontiers au jardin d'enfants, tandis qu'une gentille «nanny» s'occupe de sa fille de un an. Bientôt ils trouveront une place dans une garderie. Quant à Melissa Stevenson, elle a aménagé un bureau dans sa maison avec tous les raffinements techniques nécessaires. C'est de là qu'elle peut poursuivre son travail à Wallstreet FX, entreprise pour laquelle elle travaillait déjà lorsqu'elle habitait à New York. Elle intervient dans des vidéoconférences avec ses collègues, rend visite à des clients en Europe. Auparavant, elle avait besoin d'une semaine pour faire ces visites, tandis que, depuis la Suisse, cela lui prend un ou deux jours.

Elle retournera aux Etats-Unis dans trois ans, à moins que le contrat de son époux ne soit prolongé. L'espère-t-elle? Lorsqu'on aborde avec elle la possibilité d'une prolongation de son séjour, son enthousiasme apparemment infatigable s'arrête brusquement. Contrairement à elle, pour qui la vie sociale est entre une chaise et sa banque, son époux, lui, jouit de son environnement de travail. Les mails, le téléphone et les vidéoconférences ne peuvent pas remplacer la routine quotidienne du

travail. Et jusqu'à maintenant, les contacts avec son voisinage ont été rares. Certes, il y a des Suisses aimables dans sa maison, mais elle n'a pu échanger avec eux que des formules de politesse. A cela s'ajoutent des contacts occasionnels avec des parents anglophones lorsqu'elle va chercher son fils au jardin d'enfants.

## Partout à la maison

Né dans un petit village au Chili, parti pour le Canada à dix-huit ans, ensuite pour Bruxelles, New York et, enfin, en Suisse pour trois ans, telles sont les étapes de Felipe Stevenson, un grand brun qui ne donne pas dans l'émotionnel et qui travaille pour Swiss Re depuis sept ans. Pour lui, tout reste ouvert. Il n'a jamais quitté un endroit pour un autre parce que le premier lui aurait paru ennuyeux ou trop familier. Il n'a pas non plus cherché d'autres postes de travail pour se lancer dans de grandes aventures ou faire de nouvelles expériences. S'il a passé par différents lieux d'activité, c'est parce que «l'occasion s'est offerte» ou bien encore «pour des raisons professionnelles». Et puis aussi parce que, en principe, on doit rester ouvert à toute nouvelle possibilité. Pour lui, «tout changement a du bon» au point que «même une mauvaise expérience est une bonne expérience».

Il s'est construit de telle manière que les désagréments ne l'affectent pas. Et il est vraiment convaincant lorsqu'il déclare: «Je ne manque de rien». Et tout, pour lui, est sans problème. En Suisse, il se sent à la maison et il précise tout de suite, que tel est son sentiment, où qu'il soit. Trouver des amis lui est facile, parce que l'amitié, pour lui, est chose légère. Il suffit qu'on l'invite une fois pour qu'il noue des liens d'amitié. On l'a averti qu'en Suisse, on n'est jamais invité chez les gens. A quoi il réplique: «Mais j'ai déjà été invité chez des Suisses très souvent!»

Des individus comme Felipe Stevenson semblent taillés sur mesure pour une vie faite de migrations continues. Ils s'adaptent du mieux possible et semblent à l'aise dans une époque qui exige beaucoup de mobilité et de flexibilité. Ils n'ont pas à lutter contre le mal du pays et autres nostalgies: ils voyagent avec des bagages légers lorsque, comme Felipe Stevenson, ils ont apporté tout leur mobilier en Suisse et n'ont rien laissé derrière eux.

## Les patriotes expatriés

«Je suis américain», nous dit Mark Nedlin. Ce sentiment n'est pas altéré par le fait qu'il soit né en Russie et qu'il ait émigré aux USA à l'âge de dix ans avec ses parents et sa sœur, son aînée de cinq ans. Plus tard, après des années passées à l'étranger, dont cinq en Russie et, aujourd'hui, trois en Suisse ne lui ont pas donné le sentiment d'être un citoyen du monde, et ne l'ont donc pas conduit à rejeter le Russe en lui. Et quand on lui suggère qu'il a peut-être un âme suisse, il s'exclame: «Mon Dieu!»

Ses expériences hors des Etats-Unis ont renforcé une conviction chez Mark Nedlin: il apprécie les USA encore plus qu'avant, à savoir l'ouverture, la spontanéité, la créativité, l'océan, son cabriolet, la dynamique de la société américaine. «Tout cela me manque» explique-t-il. Il est ainsi aux antipodes d'un Felipe Stevenson à qui rien ne manque. Mais il n'est pas non plus dans le même état d'esprit de Melissa Stevenson qui essaie de prendre en main son mal du pays et ses relations aux autres. Certes, Mark Nedlin dit que tout lui manque ici. Mais il dit aussi qu'il n'en souffre pas.

Il semble en effet fermement décidé à dompter ce qui lui est étranger, sans devenir esclave de cette décision. Finalement, c'est pour des raisons professionnelles qu'il est en Suisse. Son travail à l'UBS lui convient. Il fait de la musculation, il lit beaucoup (en ce moment une biographie du président américain Abraham Lincoln) et, de temps en temps, se rend dans un bar. Il est aussi membre du Club américain. C'est là qu'il fait le plus de connaissances.

Au plan social, il déclare en riant qu'il est dans une longue et merveilleuse période d'hibernation. Savoir où l'on est a une importance secondaire lorsqu'on a su répondre au comment dans la durée. Nedlin a des plans clairs, directs. Il envisage encore une ou deux années «d'errance», mais au plus tard, à 43 ans, il s'établira aux Etats-Unis et fondera une famille. Il veut que ses enfants deviennent de petits Américains. Pour lui, c'est parfaitement clair. Dans les années décisives où se forme la personnalité, ils inhalent l'atmosphère américaine. Par ailleurs, il lui faut encore trouver une femme qui lui convienne. Il ajoute qu'il est optimiste.

Est-ce que Mark Nedlin parle allemand? «Oh! non!», s'exclame-t-il. Sa banque lui paie des cours pour lui permettre d'apprendre cette langue. Il les suit consciencieusement, mais il ne pratique pas l'allemand. Il ne pense pas non plus que la langue est un problème, du fait qu'il est entouré de gens cultivés. Il s'abandonne encore à un petit rire et s'en va.

## Le facteur école

Rien ne met mieux en évidence les difficultés d'une vie d'expatrié que les enfants. Par exemple, Bianca Schrödener a une fille dont le cœur est déchiré entre l'Europe et les Etats-Unis et une autre fille plus jeune qui, elle, se sent suisse. Cela tient de l'école.

L'école est le plus important facteur permettant d'attirer une force de travail recherchée avec famille en Suisse. Quiconque reste pour une courte durée dans notre pays envoie le plus souvent ses enfants dans une école internationale. L'époux de Bianca Schrödener a un poste de travail sans limite dans le temps. Le couple s'est décidé d'envoyer leurs deux filles dans une école suisse, bien qu'ils parlent à peine l'allemand. Cela a bien convenu à leur fille de dix ans. Elle est entrée en cinquième primaire. Ses parents n'ont pas estimé que les exigences étaient excessives et ont même apprécié l'aspect ludique de l'enseignement que leur enfant a découvert. Elle est maintenant au gymnase, a des amis suisses et se sent chez elle en Suisse.

Cela dit, leur fille de deux ans plus âgée a vécu, elle, un cauchemar. Et sa maman avec elle en déclarant: «Il était clair que je ne devais pas seulement m'intégrer, mais que je devais aussi aider mes enfants à s'intégrer.» Elle n'avait aucune idée de la difficulté d'une telle entreprise, surtout lorsqu'on voit son enfant malheureux. Elle avait entendu parler de cette difficulté, mais ne l'avait jamais éprouvée.

Le gymnase que fréquentait sa fille avait une culture scolaire radicalement différente de la sienne. «Très rigide», explique Madame Schrödener, et à peine encourageant. Sa fille a eu le sentiment d'être un poids encombrant. Et sa mère a essayé de s'engager auprès de l'école comme l'avait habituée sa culture américaine. Mais on lui a fait comprendre qu'elle ne devait pas se mêler de ce qui se passait au gymnase. Après deux mois, elle en a eu assez. Elle envoya son enfant dans une école inter-

*Ursula von Arx est rédactrice au «Sonntags-Blick-Magazin». Elle a tiré cet article sur les expatriés de son livre «Die Neue Zuwanderung». L'article a été traduit par Jan Marejko sous une forme fortement raccourcie.*

## Zu Hause in einem fremden Land

nationale, pour laquelle elle dut évidemment payer des frais d'écolage (environ 30'000 francs par an). Aujourd'hui, sa fille étudie l'art et l'économie d'entreprise à New York. Son cercle d'amis est international et radicalement différent de celui de la plus jeune enfant des Schrödener. Elle n'a jamais pu se faire des amis suisses.

### Cosmopolite

Lorsque Katharine Lipton et son époux Jaboury Ghazoul quittèrent Londres pour la Suisse il y a deux ans et demi, ils n'avaient pas l'intention de rester temporairement dans le pays. Ils escomptaient, dès le départ, rester au moins dix ans. Pour Katharine, c'était évident. Dès lors, ils avaient renoncé à l'idée de créer des liens sociaux exclusivement dans les cercles d'expatriés. Une vie parallèle dans une société parallèle pour une longue période n'avait pour eux pas de sens. Le couple Lipton-Ghazoul a quatre enfants: l'aîné est en première primaire et la cadette est née en Suisse. Les enfants se sont mis à parler suisse allemand et ont des camarades suisses. De même, Katharine a suivi avec succès des cours dans cette langue.

Elle donne l'impression d'être épanouie et dit avec conviction qu'avoir des amis prend du temps. Elle a un bon et régulier contact avec une voisine qui a aussi un enfant de 18 mois. Elle a également un bon contact avec les femmes dont les époux sont à l'EPFZ. D'autres possibilités de contact avec des expatriés l'intéressent si peu qu'elle va même jusqu'à les éviter. Elle pense en effet que des échanges à ce niveau pourraient être un obstacle à son intégration dans la culture locale. «En fait, on n'a besoin que d'une seule vraie amitié et tout le reste va de soi».

Et de fait, il y a déjà tant de choses qui vont de soi en Suisse. «Avant d'arriver en Suisse nous passions le week-end chez Ikea ou dans un centre pour bricoleurs. Ici, on doit se détendre. Zurich est beaucoup moins orientée vers la consommation que Londres. Et cela c'est la vraie qualité de vie.» Elle saisit les moindres possibilités de distraction comme un «gain de temps» et comme «éducatif, surtout pour les enfants». Et pourtant, la vie en Suisse reste plus difficile pour elle que pour son époux. Cela tient pour une part au fait qu'elle avait autrefois une activité professionnelle dans la protection de l'environnement et que maintenant elle doit rester à la maison et être sans cesse présente pour les enfants. Il y a aussi et surtout le fait qu'elle a le mal du pays pour son Ecosse natale. Elle ne peut oublier le lieu où elle a ressenti un fort sentiment d'appartenance. La situation est différente pour son époux qui a quitté l'Irak à 13 ans pour émigrer en Angleterre et, par-là, a une âme «plus globale» que la sienne. Il s'accroche moins à un lieu et peut sans pro-

*Wer von Migranten spricht, spricht meist von Menschen, die prekären Verhältnissen entfliehen, um in der Fremde Arbeit, Wohlstand oder Glück zu finden. Kaum Beachtung findet jedoch die grosse und rasch wachsende Anzahl «globaler Nomaden», die ihre Heimat nicht aus politischer oder wirtschaftlicher Not verlassen, sondern dies als integralen Bestandteil ihrer Karriere sehen. Leben sie in einer Parallelgesellschaft? Wie fremd ist ihnen die neue Umgebung? Begegnungen mit mehreren «globalen Nomaden» geben Aufschluss.*

blème s'adapter à une situation nouvelle. Et effectivement, c'est à lui que des expressions comme «cosmopolite» ou «citoyen du monde» que j'ai rencontrées à Zurich parmi les expatriés, conviennent le mieux. Après de nombreux voyages, il est aujourd'hui professeur à l'EPFZ dans la gestion des écosystèmes. Il semble qu'il s'insère activement dans n'importe quelle culture.

C'est ainsi qu'il a été professeur en Thaïlande, a appris la langue de ce pays. Même chose au Costa Rica où il a appris l'espagnol et au Vietnam où il a également appris le vietnamien (et où il a connu son épouse). Quant à l'anglais, il l'a appris en Angleterre. Parfois il parle arabe avec ses enfants, de façon qu'ils connaissent les origines arabes de leur père. Jaboury a des amis dans le monde entier. Leurs relations sont telles que lui et sa famille passent avec certains d'entre eux les vacances ensemble. C'est l'occasion de parler des naissances, des décès et de tout ce qui se passe ou s'est passé entre-temps. Jaboury n'oublie jamais les anniversaires. En Suisse, il est en train d'apprendre l'allemand «pour la simple raison qu'il aurait honte de ne pas parler la langue du pays dans lequel il vit» explique-il. Où qu'il soit, il essaie de comprendre et d'adopter les règles particulières de comportement en usage. Dès lors, il se fond parmi les indigènes, sans toutefois devenir exactement comme l'un d'eux.

Il n'y a qu'un pays dans lequel Jaboury ne voudrait jamais aller: les Etats-Unis. Pourquoi pas? «A cause de la guerre en Irak» s'exclame-t-il, montrant ainsi que sa sérénité profonde ne se confond pas avec de l'indifférence. Et que la patrie reste tout simplement cet endroit pour lequel on est prêt à s'engager parce qu'on reste, tout au fond, à sa disposition!